



**HYE-YOUNG  
PYUN**

**LA NUIT  
DU HIBOU**

**RIVAGES/NOIR**



L'avocat Yi Ha-in part à la recherche de son frère disparu, employé comme garde forestier dans un village de montagne. Personne, sur place, ne semble se souvenir de lui. Mais Ha-in n'a pas oublié les derniers mots de son frère au téléphone, évoquant un hibou et des arbres menaçants. Le nouveau garde forestier, In-su, est un père indigne et alcoolique, sujet aux accès de violence et aux hallucinations. Secoué par la disparition de son prédécesseur, il commence à douter de tout lorsqu'il découvre à son poste un papier sur lequel est écrit cette phrase énigmatique : « Un hibou vit dans la forêt. »

**« Ceux qui ont déjà lu *Le Jardin* auront une idée de la façon dont cette autrice vénéneuse envisage l'enfermement. Pire qu'un confinement, anxiogène comme chez King, distillé avec la finesse et la malignité d'un poison oriental. »**

*Le Point*

**Hye-young Pyun** est née en 1972 en Corée. Son œuvre a été traduite dans de nombreux pays et récompensée par les prix les plus prestigieux, dont le prix Shirley Jackson pour *Le Jardin*. *La Nuit du hibou* est son sixième livre à paraître en France.



HYE-YOUNG PYUN

# LA NUIT DU HIBOU

Traduit du coréen  
par Lee Tae-yeon et Pascale Roux

Collection fondée par François Guérif

**RIVAGES/NOIR**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Jeanne Guyon  
et Valentin Baillehache

Ouvrage publié avec le soutien de LTI Korea

Couverture : © Plainpicture/Bernd Webler.

© 2012, Hye-young Pyun  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5696-6

# **PARTIE I**



# 1

Dans la forêt, le regard n'est généralement attiré que par ce qui est grand. Mais la chance lui avait fait trouver dans un buisson, entre des noyers, un brassard sur lequel était écrit « Prévention incendies ». Park In-su le secoua pour en faire tomber la terre. Abandonné sans doute depuis longtemps, le brassard était taché par endroits mais il pourrait peut-être servir à quelque chose, une fois nettoyé. Il décida d'arrêter là sa ronde matinale, qui ne consistait en fait qu'à observer la lisière de la forêt, puisque la première rangée d'arbres obstruait la vue.

Alors qu'il marchait lentement, In-su aperçut un couple qui s'approchait de son poste de garde. C'était déjà la quatrième visite de la journée. On était dimanche, le temps était relativement doux, et des touristes venaient randonner dans cette région montagneuse. Mais on ne pouvait accéder à la forêt en cette saison. La semaine précédente, à cause du froid, il n'y avait eu qu'un visiteur. Bien que la route, dans le prolongement de la rue commerçante, soit jalonnée de plusieurs affiches indiquant que l'accès à la forêt était interdit, certains promeneurs, incrédules, venaient jusqu'au poste pour s'en assurer, avant de redescendre.

On ne pouvait accéder à la forêt par le littoral, à l'ouest, car celui-ci était bordé de hautes falaises. Le seul moyen était d'emprunter la route sur laquelle se trouvait le poste de garde.

Renvoyer les visiteurs n'avait rien d'un travail accablant. In-su y trouvait plutôt du plaisir. Voir quelqu'un repartir bredouille après l'avoir écouté était extraordinaire. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas exercé un tel pouvoir sur autrui. Il ne ressentait aucune lassitude à ce que se répète la même conversation.

– Combien coûte l'entrée dans la forêt ? demanda l'homme en parka bleue matelassée en sortant son portefeuille.

La femme, à un pas de lui, grelottait de froid. Le temps s'était radouci, mais pas assez pour une promenade en forêt.

– Rien.

– C'est gratuit ?

– Vous n'avez rien à payer parce que vous ne pouvez pas entrer.

– Pardon ?

– On est en période de fermeture. Regardez l'affiche là-bas.

In-su montra du doigt le panneau d'information. L'homme parcourut des yeux le texte indiquant que l'accès était interdit.

– Ah ! C'est encore la période de fermeture ?

– Oui.

– Alors, on ne peut pas entrer ?

– Non.

– Quand pourra-t-on entrer ?

– Il faut attendre le printemps.

In-su ajouta qu'il leur faudrait impérativement vérifier sur le site web, car les dates d'ouverture de printemps pouvaient changer, mais l'homme, tout à son dépit de ne pouvoir entrer immédiatement, ne lui prêtait pas attention.

– J'ai vu une affiche tout à l'heure, dit la femme en souriant. Je te l'avais bien dit...

– Oui, mais enfin, elles ne sont pas assez grandes, leurs affiches ! C'est ridicule, on les voit à peine.

L'homme jeta un coup d'œil en coin à In-su, sur lequel il était d'une certaine manière en train de rejeter la faute. Celui-ci, habitué à ce genre de réaction, se contenta de lui adresser un grand sourire.

Alors que, les voyant rebrousser chemin, il s'apprêtait à rentrer dans le poste, il entendit un véhicule monter la côte. La voiture qui venait d'arriver se gara sur le parking, comme si elle prenait le relais de celle du couple. C'était une voiture de sport étrangère.

Lee Ha-in, descendu de son véhicule, promena son regard sur cette forêt écrasante qui dévorait tout le champ visuel. L'air était frais et le vent un peu vif. Il ne faisait pas très froid, mais il frissonna et ressentit une impression sinistre. Les arbres formaient une masse obscure. Il avança, les épaules rentrées, en direction de la forêt sombre, en se disant que la nature n'avait pas que du bon.

In-su observa l'homme qui montait vers le poste. Il portait une chemise blanche et même une cravate sous son pardessus. On pouvait supposer à sa tenue qu'il était fonctionnaire ou employé d'une société aux usages rigoureux et à la hiérarchie stricte. En tout cas, il n'était pas habillé pour la randonnée. C'était sûrement un membre de l'Institut de la recherche forestière. Selon Monsieur Jin, les chercheurs ne se rendaient pas souvent dans la forêt, mais ils venaient parfois parader dans les zones dont l'accès était interdit, juste parce qu'ils avaient le droit d'entrer. Si ce n'était pas un chercheur, ce devait être un de ces spécialistes en écologie ou un de ces militants radicaux qui débarquaient parfois ici. Avec sa tenue, sa manière de regarder calmement autour de lui, il ne semblait pas du tout impressionné par la forêt. Probablement à cause de son métier. Monsieur Jin lui avait dit que les types de ce genre venaient souvent vous servir leur rengaine sur la protection de l'environnement. Si c'était ça, il n'y avait rien de bon à attendre de cet homme. In-su allait être assailli de critiques,

s'entendre répéter en boucle les mêmes théories incompréhensibles et les mêmes arguments.

– Revenez au printemps.

In-su avait engagé la conversation pour susciter une réaction, même s'il avait bien vu que l'homme n'était pas habillé pour la randonnée. Celui-ci s'approcha sans répondre, avec un sourire en coin. Étrange ! Quand on leur disait qu'il était interdit d'entrer, en général, les gens, embarrassés, répétaient leur question ou se plaignaient. Mais l'expression indifférente de son visage signifiait qu'il n'avait aucune raison de vouloir entrer dans la forêt.

– Au printemps ? Pourquoi ?

– Vous n'entrez pas pour le moment.

– Ah, je vois ce que vous voulez dire.

Il n'y avait aucune marque de frustration dans sa voix.

– S'il y a des fleurs au printemps, ça doit être plus beau, ici, non ? demanda Ha-in en désignant du doigt le terrain vague derrière le poste.

Des broussailles entouraient le site, formant comme un paravent. Avec ce terrain à l'abandon, le poste, qui avait déjà en lui-même des allures d'installation provisoire, ressemblait plus à un entrepôt de matériel de déneigement qu'à un lieu destiné à abriter quelqu'un. Cela déplaisait à In-su. Et Ha-in, justement, attirait son attention sur ce point.

– Bien sûr ! Il y aura des fleurs partout.

– Le vent ne soufflera peut-être pas aussi fort qu'aujourd'hui ?

– Ça dépend du temps.

– C'est la première fois que je vois une forêt aussi imposante et aussi étendue.

Sans se préoccuper de l'accueil mitigé qui lui était réservé, Ha-in parcourut des yeux la carte topographique qui se trouvait à côté du poste. In-su, qui se sentait méprisé, ajouta sans raison :

– Vous seriez surpris, une fois entré. Dans les recoins, il reste de la neige même en juin.

Il se vantait : en réalité, il n'était jamais entré dans la forêt. Il ne pouvait que déambuler deux fois par jour à la lisière pour surveiller. Mais comme Ha-in avait l'air intéressé, In-su récitait ce que Jin lui avait raconté.

– Vous dites que la neige reste si longtemps que ça ? L'air doit être très humide, alors.

– La limite ouest de la forêt rejoint la côte. Il fait encore plus humide dans ce coin. C'est aussi une région où il neige beaucoup.

– Ça me donne envie d'y aller un jour.

– Venez au printemps.

– C'est dommage.

– Quoi ?

– Je crains de ne pas être disponible au printemps.

In-su fixa son regard sur Ha-in. Ce dernier le scrutait d'un air méfiant, comme s'il cherchait la faille en lui. C'est sans doute une personne sans indulgence, pensa In-su, le genre à se moquer et à ricaner lorsqu'on commet une faute, il n'a pas l'air du type compréhensif qui vous dit que l'erreur est humaine.

– Vous ne pouvez pas entrer aujourd'hui. C'est la période de fermeture, dit-il d'un ton sec.

– Je ne suis pas venu visiter la forêt.

– Alors, où allez-vous ?

– Ici même.

– Ici ?

In-su regarda autour de lui. Où, ici ? Il s'était donc trompé : l'homme ne voulait pas entrer dans la forêt. In-su était profondément dépité. Il était décidément incapable de tirer des conclusions valables, incapable d'établir quoi que ce soit avec certitude. Comme d'habitude. Pas même fichu de formuler la moindre petite hypothèse. Cet homme ne devait donc pas être

un employé d'une grande entreprise ou un fonctionnaire, et pourtant, ça, In-su l'aurait parié.

– J'aurais dû me présenter plus tôt. Je suis Lee Ha-in.

In-su examina attentivement la carte de visite qu'on lui tendait.

– Avocat spécialisé en droit de la famille ?

– Oui. Contactez-moi en cas de besoin.

– Je préfère ne pas avoir besoin de vous contacter.

– Bien sûr, c'est ce que je vous souhaite.

– Qu'est-ce qui vous amène donc ici ?

Il était poussé par la pure curiosité. Quelle affaire pouvait amener dans cette forêt reculée un avocat spécialisé en droit de la famille ?

– Vous travaillez ici ?

– Oui.

– Depuis quand ?

– Pourquoi cette question ?

– Depuis combien de temps exactement êtes-vous ici ?

In-su se figea un moment. Impressionné par le fait que Ha-in soit avocat, il n'envisagea même pas de ne pas répondre et se mit à réfléchir à la raison pour laquelle son interlocuteur voulait savoir cela : avait-il commis une faute dans son travail, sa femme avait-elle, par hasard, contacté un avocat ?

Ha-in observa In-su qui hésitait. Il n'avait pas le droit d'exiger une réponse, mais il savait qu'en règle générale, une personne craintive, de nature docile, finit toujours, après un moment de réticence, par répondre, intimidée par son titre.

– Ça fait deux semaines.

In-su rougit. Il se rappela qu'il s'était vanté de connaître la forêt. Pourquoi ai-je dit que la neige, dans les recoins, ne fond pas, même en juin ? Et pourquoi n'ai-je pas précisé que je le tiens de quelqu'un d'autre ? Pour cacher sa honte, il demanda, avec l'air de se rebiffer :

– De quoi s'agit-il ? Pourquoi toutes ces questions ?

– Je cherche à savoir quelque chose, répondit sèchement Ha-in.

C'était maintenant au tour d'In-su de presser son interlocuteur de questions.

– C'est un problème juridique ? C'est-à-dire... fit-il en baissant la voix, quelque chose comme un partage de biens ? Entre les propriétaires de cette forêt ?

Ha-in était un peu intrigué, car il percevait un étrange espoir dans les mots d'In-su, alors même que celui-ci semblait contrarié. Son regard avait d'abord exprimé le désarroi, puis une soudaine curiosité, comme celle d'un pyromane à qui l'on aurait parlé de mettre le feu à la forêt.

En réalité, un certain espoir avait germé dans l'esprit d'In-su lorsque, débarrassé de sa honte, il s'était rendu compte qu'il n'avait rien commis de répréhensible. Passer son temps dans la forêt l'ennuyait. Il était certain de cela, même s'il venait juste de s'installer ici. Toute la journée à son poste, il ne faisait rien d'autre que rêvasser, en attendant que quelque chose se produise. Un incendie, par exemple. Mais si la forêt brûlait, il perdrait son emploi, voilà tout. Un incendie ! Il secoua le brassard dans sa main comme s'il conjurait une pensée maléfique. Quelle idée absurde ! Elle lui était venue parce qu'il restait enfermé toute la journée comme un vieux meuble de bureau, ce n'était pas un souhait véritable.

– Non, il ne s'agit pas de ça.

Sans bien savoir pourquoi, In-su était déçu par cette réponse. Sa curiosité à l'égard de l'avocat disparut. Il prit la posture de celui qui s'apprête à écouter des histoires banales et insipides. Il jeta un bref regard vers le poste, comme s'il n'avait pas le temps de s'occuper de son interlocuteur, et se redressa avec fermeté, sur la défensive.

– Je suis venu pour vous demander de l'aide.

– À moi ?

– Oui.

– Est-ce que, par hasard, c'est une affaire dans laquelle il vous faut un témoin ?

– Non.

– C'est pour un procès ?

– Non plus.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Je cherche quelqu'un.

– Que je connais ?

– Probablement pas.

– Mais alors, pourquoi le cherchez-vous ici ?

– Je veux savoir si vous le connaissez.

– De qui s'agit-il ?

– De la personne qui a travaillé ici avant vous.

À bien y penser, In-su ne savait rien de son prédécesseur. Quand il avait pris ses fonctions, il n'y avait personne. C'était Monsieur Jin qui lui avait décrit les tâches à accomplir. En reprenant une posture détendue, il demanda :

– Et qui est-ce ?

– C'est mon frère aîné.

In-su dévisagea Ha-in. Il avait un nez trop long et trop fin, ce qui ne le rendait pas vraiment laid mais quelque peu disgracieux. Dès le premier regard, ses yeux de taille différente renforçaient cette impression. Un œil était bridé et l'autre paraissait excessivement grand. Sa tenue était d'une correction banale, il n'était ni beau ni laid, mais son visage était malgré tout très marquant.

D'ailleurs, se demanda In-su, si c'est son frère, ce prédécesseur que je n'ai jamais vu, est-ce qu'il ressemble à ce type ?

## 2

Ha-in était arrivé jusque-là par l'autoroute, qu'il avait quittée en prenant à droite après le panneau indiquant la direction du bourg. Au bout d'une demi-heure environ, il s'était engagé sur une route bordée des deux côtés de grands arbres au feuillage dense. Après un bon moment, il avait aperçu le haut d'un beffroi. Bientôt, des immeubles d'inspiration européenne, au charme suranné, très différents de l'architecture traditionnelle, avaient progressivement fait leur apparition.

C'était l'ancien Institut de la recherche forestière. Comme pour mettre en valeur l'étendue de la propriété, les bâtiments étaient dispersés en rangées espacées. Ha-in avait entendu dire que l'Institut était en cours de relocalisation en ville et que la plupart des immeubles étaient vides. Pourtant, ils ne donnaient pas une impression de ruine ou de désolation. L'espace paraissait dégagé et ouvert, sans doute grâce à la vaste pelouse. Le gazon, qui devait s'enorgueillir d'une herbe verte bien drue à la belle saison, s'étendait jusqu'au bord même de la route qui traversait le bourg. Cette configuration des lieux donnait à l'Institut et au quartier commerçant l'apparence d'un palace, entretenu avec le plus grand soin par un propriétaire zélé et pointilleux.

On lui avait dit que le quartier commerçant avait été aménagé en même temps qu'avait été construit l'Institut ; ce qu'il

avait de vieux et démodé attestait son ancienneté. Seuls les auvents, neufs, venaient d'être remplacés. Ils étaient criards, d'un goût de parvenu. Tous de la même couleur et du même style, ils produisaient un effet artificiel et tape-à-l'œil. Parce qu'ils étaient parfaitement identiques, ils monopolisaient l'attention au point qu'on ne remarquait plus les traces que le temps avait laissées sur les bâtiments, la peinture qui s'écaillait, les taches sur les murs ou les graffitis des enfants.

Dans ce bourg faiblement peuplé, qui s'était développé depuis la construction de l'Institut, le quartier commerçant avait l'air d'une annexe de l'établissement. Ha-in comprendrait bientôt que cette première impression n'était pas entièrement fausse : de fait, la plupart des magasins avaient pour clients les employés de l'Institut ou ses visiteurs. Il passa devant une librairie relativement grande par rapport à la taille du bourg, devant une boutique qui vendait des souvenirs avec le logo de l'Institut et un bar-restaurant. Il y avait aussi un supermarché mais à première vue fort peu fréquenté. Depuis le déménagement de l'Institut, il devait sans doute se maintenir tant bien que mal. Dans la station-service au bout de la rue, comme pour symboliser le destin de ce petit quartier commerçant, les pompes à essence étaient recouvertes d'une bâche poussiéreuse, tout élimée.

La rue, étroite comme une raie dans les cheveux, se prolongeait jusqu'à la forêt. Vue de loin, elle semblait un cul-de-sac ; l'ombre profonde des arbres faisait comme un mur noir. En s'engageant sur la route, on avait l'impression d'être déjà au cœur de cette épaisse forêt, dans un paysage tout autre que celui du quartier commerçant.

Il était même abusif de parler de paysage. Dès le début de la route, on ne voyait rien d'autre que des arbres. La forêt était si dense qu'elle était noire, comme carbonisée. Quand le regard portait un peu plus loin, le long des pentes de la montagne, on pouvait distinguer chaque feuille, avec sa luminosité

propre, entre le vert clair et le vert foncé, en fonction de l'âge de l'arbre, de sa taille, de la position des branches, de l'espèce. Mais, sur cette route étroite, avant même que son regard ne soit captivé par la luminosité de toutes ces nuances de vert, Ha-in avait été submergé par l'obscurité pesante qui émanait de cette masse d'arbres amoncelés à l'infini.

Pourtant, la route forestière était magnifique. Le scintillement vert des feuilles s'harmonisait merveilleusement avec le bleu d'un ciel presque blanc. Incapable de contenir son admiration face au déferlement de la verdure, au rayonnement du bleu clair du ciel et à l'alignement parfait des grands arbres au bord de la route, Ha-in avait continué d'avancer comme si l'unique raison de sa venue avait été de voir la forêt.

Il comptait ne séjourner là que trois jours. Une semaine plus tôt, il avait dit à sa mère qu'il partait ; elle croyait sans doute qu'il allait consacrer au moins dix jours à la recherche de son frère. À vrai dire, même s'il l'avait voulu, il n'en aurait pas eu le temps. Il avait beaucoup à faire, plus que n'importe qui d'autre au monde, et il ne pouvait pas se permettre de rechercher son frère aussi longtemps. C'était une corvée inutile qui lui aurait fait prendre un retard considérable dans son travail.

La dernière fois que son frère l'avait contacté, cela remontait à six mois. Son téléphone portable avait sonné, il avait regardé l'heure : vingt-deux heures passées. Il était en train d'examiner un dossier pour la défense d'un client. Chaque fois qu'il se plongeait dans les documents accumulés en vue d'une procédure de divorce – les pièces à conviction, les photographies, les papiers concernant le patrimoine des deux parties –, l'amour et le mariage le dégoûtaient. Bien sûr, ce n'était pas pour cette raison qu'il était encore célibataire. Les candidates au mariage qu'on lui avait proposées étaient, dans la plupart des cas, des filles de nouveaux riches qui avaient fait fortune dans l'immobilier ou grâce à des prêts particuliers. Cela ne lui plaisait pas tellement, mais il épouserait

certainement l'une d'elles. Compte tenu de son propre milieu familial, modeste, il pouvait s'estimer heureux.

Il avait continué d'étudier son dossier malgré la sonnerie de son portable. Un coup de fil à cette heure tardive, quelle plaie ! Sur l'écran, un indicatif régional qui ne lui était pas familier s'était affiché. Il avait fini par décrocher en pensant que l'appel venait peut-être de la maison de retraite où sa mère séjournait. Au moment où il avait décroché, il s'était rendu compte que ce n'était pas le numéro de la maison de retraite, mais trop tard. Il avait entendu la personne à l'autre bout du fil prononcer un « Allô ? » impatient et pousser un soupir. Ha-in n'avait pas raccroché. Il aurait mieux valu le faire à cet instant, mais il était resté en ligne. Pendant qu'il se demandait de qui il pouvait s'agir, sa gencive avait commencé à le taquiner. Puis il avait ressenti une douleur aiguë. Une rage de dents. L'interlocuteur ne disait toujours rien. Ha-in entendait de temps en temps un halètement irrégulier. Ce doit être mon frère, se dit-il. En fait, il en était même sûr. Cela ne pouvait pas être quelqu'un d'autre. Son mal de dents le lui indiquait.

– C'est moi...

L'homme au bout du fil avait articulé ces mots en marquant une hésitation. C'est moi ! Ha-in avait poussé un petit ricanement, suffisamment discret pour rester inaudible.

– Ha-in...

Au moment où, enfin, il avait trouvé le courage de raccrocher, son interlocuteur prononçait son nom. La voix était déplaisante. Craintive, faible, mais familière. C'était celle de son frère lorsqu'il baissait le ton, ajustant sa force avant de frapper.

– Qu'est-ce que tu fais ? lui avait demandé son frère après un long silence.

– Je travaille, avait répondu Ha-in, aussi sèchement qu'il le pouvait pour cacher sa peur.

– Ah, d'accord.

Son frère avait répondu brièvement, puis il s'était tu, comme si obtenir cette réponse avait été le seul but de son appel. Ha-in entendait sa respiration à l'autre bout du fil, ainsi qu'un bruit de fond. Il avait d'abord cru que c'étaient des parasites sur la ligne mais, en écoutant plus attentivement, cela lui avait paru être le vent. Est-ce qu'il téléphonait en plein air ? Que pouvait-il bien être en train de manigancer ?

Tout en prêtant l'oreille au bruit du vent, Ha-in réfléchissait. Il se disait spontanément que ce devait être encore une histoire d'argent. L'argent, ça lui avait toujours causé des ennuis, à son frère. La peur était retombée, son cœur battait plus lentement et son cerveau pouvait maintenant fonctionner. Il avait l'impression que sa tête allait exploser : combien devrait-il encore lui donner et jusqu'à quand ? Ha-in savait qu'il ne serait jamais à court d'argent. Il pourrait gagner plus s'il s'en donnait les moyens, et autant qu'il en désirerait. Mais il n'avait pas envie de donner le moindre sou à son frère. L'argent qu'il avait gagné n'appartenait qu'à lui, c'était normal. Son frère n'avait aucun droit sur cet argent. Mais ce n'était là, depuis toujours, qu'un principe abstrait. Une part substantielle de ses revenus filait vers son frère ou lui parvenait par l'intermédiaire de sa mère. Bien sûr, elle ne disait jamais qu'elle lui donnait de l'argent mais, chaque fois qu'elle en avait soudain besoin, il savait bien pourquoi.

– Qu'est-ce qu'il y a ? avait demandé Ha-in, impatient.

Comme toujours, c'était lui qui cédait. Il finissait par tomber à genoux, incapable de résister à la tension, comme face à quelqu'un qui tiendrait une grenade dégoupillée.

– De l'argent ?

Son frère n'avait pas dit un mot.

– Combien ?

Toujours aucune réponse. C'était probablement plus qu'il ne pensait. Au point que son frère ne pouvait desserrer les

dents et qu'il devait se sentir coupable. Avait-il perdu une grosse somme au jeu ? Ha-in sentait croître sa colère. Dans son enfance, son frère obtenait toujours ce qu'il voulait avec ses poings ; maintenant qu'ils étaient adultes, c'était sans doute en le poussant à bout qu'il pensait parvenir à ses fins. Là, Ha-in aurait pu raccrocher. Mais il ne l'avait pas fait. Il se disait que son frère pourrait venir à son bureau. Habillé comme un pouilleux, exprès pour lui faire honte et l'humilier. D'après l'indicatif régional affiché sur l'écran, il était à environ quatre cent dix kilomètres. Avec une telle distance entre eux, il pourrait voir surgir le visage de son frère le lendemain matin s'il était malchanceux, dans quatre heures s'il l'était plus encore.

Un instant plus tard, il s'était dit que son frère, celui d'aujourd'hui, n'avait ni la volonté ni le courage de faire cela. Il lui avait alors pris l'envie d'humilier ce quémandeur, qui n'avait personne d'autre sur qui compter. Il pourrait très bien lui donner de l'argent comme on fait l'aumône, après l'avoir rabaissé le plus possible et offensé par des paroles cyniques et pleines de sarcasmes. Quelle que soit la somme demandée, elle serait de toute façon insignifiante pour Ha-in.

Son frère respirait bruyamment, comme s'il avait une maladie pulmonaire ou qu'il téléphonait après une longue course, ou bien encore qu'il venait de se libérer d'un bâillon qui lui obstruait le nez et la bouche.

– Je suis occupé. Dis-moi vite.

Ha-in faisait mine de s'impatienter mais, en réalité, il reprenait peu à peu son calme. C'était à son frère de se presser, de faire vite. Lui, il était décidé à jouir de cette situation, sans hâte. Bien que brusqué, son frère restait muet. Ha-in avait malgré lui laissé échapper un soupir. Il en était resté stupéfié : autrefois, un soupir de sa part était immédiatement suivi d'une volée de coups de son frère. La distance qui les séparait le protégeait, mais cette peur, ancrée dans l'enfance,

restait intacte dans ses os, ses veines, dans sa peau d'adulte. Il avait attendu en silence, déçu de lui-même, déçu de sentir la peur surgir en lui par réflexe. Il attendait que son frère lui dise enfin quel était l'objet de son appel.

Alors qu'il se taisait, il avait perçu quelque chose. Ce n'était pas le sifflement du vent, ni un bruit que l'on pourrait entendre dans la rue. Plutôt quelqu'un qui s'efforceraient d'étouffer un hoquet. Un sanglot ?

– Frère ?

Cela faisait longtemps que Ha-in ne l'avait pas appelé « frère ». Ce mot ne signifiait pour lui rien de plus que le degré de parenté. Il ne lui était presque jamais arrivé de l'appeler ainsi. C'était toujours son frère qui l'interpellait, en faisant simplement un signe du doigt, en hochant la tête, en criant « Hé ! » ou en lançant des jurons.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Il était inconcevable que son frère puisse pleurer. Il avait posé cette question pour s'en assurer. Celui qui l'avait tant frappé appelait de l'autre bout du pays et sanglotait. Il avait fini par fondre en larmes, incapable de se contenir plus longtemps. Mais malgré ce qu'il entendait, Ha-in ne pouvait imaginer son frère pleurant. Le visage se décomposant. Essuyant ses larmes du dos de la main en reniflant. C'était toujours Ha-in qui pleurait. Un rire de jubilation, un ton sarcastique, un visage moqueur, voilà ce qui était naturel à son frère !

Ha-in s'était machinalement essuyé le coin de l'œil. Il ne pleurait pas. Il n'y avait pas de raison. Pourtant, il avait fait ce geste comme si ces sanglots étaient les siens. Il en avait tant eu l'habitude ! Il entendait son frère gémir, comme une personne privée de tout soutien, en larmes, dans une situation désespérée mais qui serait obligée d'étouffer ses sanglots pour ne pas se faire remarquer. Comme les larmes de son enfance, en somme.

Perdant patience, Ha-in avait raccroché net. Il aurait été obligé de répondre si son frère avait rappelé, mais celui-ci ne l'avait pas fait. C'est à sa mère qu'il avait choisi de se confier, Ha-in l'avait su plus tard. Dans sa maison de retraite, la moitié du temps, quand elle était saine d'esprit, elle se faisait du souci pour son fils aîné qui vivait loin ; le reste du temps, quand elle perdait la tête, elle cherchait partout l'enfant chétif qu'il avait été autrefois. Jamais elle ne s'inquiétait de Ha-in. Cela le soulageait et l'attristait en même temps.

D'après ce qu'elle lui avait raconté, son frère lui avait dit qu'il entendait le hibou hululer et que les arbres se jetaient sur lui. Dans la maison de retraite, accroupie dans un coin, à côté de son lit, elle avait pleuré à chaudes larmes. Ha-in lui avait posé des questions à plusieurs reprises, mais elle n'avait fait que répéter ces mots en boucle. Elle tremblait, pleine de compassion, en pensant à son fils. Ha-in n'avait pas prêté attention à ces paroles rapportées par sa mère. Sans doute un délire, de son frère ou de sa mère. L'un et l'autre perdaient sûrement la tête. En fait, c'était même très probable.

### 3

Lorsqu'il entra dans le poste, Ha-in fut surpris par le bruit assourdissant de la radio. Elle diffusait les informations. In-su posa le brassard sur le bureau et baissa le volume.

- Si on ne met pas fort, on entend mal, s'excusa-t-il.
- Ah oui, c'est vrai, on entend sans cesse du bruit.
- C'est jamais calme, ici.

In-su connaissait bien tous les bruits du poste. Le crépitement des flammes dans le poêle à gaz, le son de la radio, le sifflement de la bouilloire, le grincement des fenêtres à cause du vent... Que ces bruits l'empêchent d'entendre ceux de la forêt ne le gênait nullement.

– Mon frère a dû entendre ce genre de bruits toute la journée, dit Ha-in.

Il fut étonné de ses propres mots. Il n'avait, à l'égard de son frère, ni nostalgie ni affection. S'il ressentait encore quelque chose, c'était la culpabilité de l'avoir négligé, de l'avoir ignoré et d'avoir espéré qu'on en arriverait là. Mais, à des oreilles étrangères, sa voix devait sembler pleine de chagrin. Il se dit que, probablement, il simulait, s'efforçant de susciter la pitié d'In-su pour obtenir son aide.

– C'est pas bien grand, hein ? demanda In-su en regardant autour de lui dans le local.

Ha-in promena lui aussi son regard autour de lui. Les feuilles et les stylos posés sur le vieux bureau en métal, les livres rangés dans l'armoire métallique, le dessin sur les tasses à thé et la forme de la bouilloire, le vieux poêle à gaz, le canapé deux places avec une vague empreinte de fesses, le poste de radio, les fournitures de bureau banales, sans originalité.

– En fait, je serais curieux de connaître mon prédécesseur. Je pourrais lui demander ce qu'il faisait pour passer le temps.

– Quelle est votre occupation principale ?

– Je fais toutes les petites tâches, ici et là. On n'a que ce seul poste de garde et la forêt est immense.

En réalité, In-su passait la plus grande partie de son temps de travail à regarder par la fenêtre d'un air absent, en écoutant la radio. Durant ces deux dernières semaines, il avait tenu le journal du poste et fait sa ronde, rien de plus. Au départ, il trouvait cela sans intérêt mais, finalement, il s'était habitué. Le temps avait déjà fait son œuvre.

– Et quand vous avez des moments libres ?

– J'utilise mes mains et ma tête.

– Pardon ?

In-su désigna du doigt un livre sur le bureau.

– Je joue à ça. À propos, ce bouquin était sur l'étagère. Il se peut qu'il ait appartenu à mon prédécesseur.

In-su prit le volume pour le passer à Ha-in. C'était un livre de sudoku. Il le feuilleta. Son frère avait-il fait ce genre de chose : remplir une grille avec des chiffres allant de un à neuf, en n'utilisant chaque chiffre qu'une seule fois, de sorte que la somme de chaque ligne soit identique ? Assis à ce bureau donnant sur la route, et levant parfois les yeux en direction des arbres agités par le vent ?

– Il est à votre frère ?

– Eh bien, je ne sais pas.

– Regardez si c'est son écriture.

Ha-in examina les chiffres qui remplissaient les grilles, plus petits et allongés que ceux d'In-su. Ils avaient sans doute été tracés en appuyant fort avec la pointe du stylo : on pouvait apercevoir des reliefs au verso des pages. Le chiffre 4 était ouvert comme un U et le 9 ressemblait à une virgule. Dans l'ensemble, l'écriture était peu soignée. On voyait que la personne avait barré les chiffres possibles, qu'elle avait écrit dans l'espace vide sous les grilles. Même en recalculant distraitemment, Ha-in trouvait de nombreuses fautes. Il y avait aussi une grille dont toutes les cases étaient remplies du même chiffre, au mépris de la règle de base du sudoku. L'ensemble donnait l'impression qu'on avait gribouillé plutôt que cherché les solutions.

C'était tout. Ha-in avait seulement découvert comment la personne qui avait joué avant In-su écrivait les chiffres. Il avait également appris qu'elle s'intéressait au sudoku mais qu'elle n'avait pas réellement la volonté de trouver les solutions. Cela pouvait être son frère ou un autre. Que pouvait-on déduire de cette façon d'écrire et de ce manque d'application ?

Mais au fond, connaissait-il vraiment son frère ? Il ne pouvait pas l'oublier, et c'est précisément pourquoi il désirait l'oublier. S'il s'était trouvé par hasard face à lui à l'heure actuelle, l'aurait-il reconnu ? Depuis leur dernière rencontre, plus de sept années s'étaient écoulées, au cours desquelles Ha-in avait préparé des concours épuisants et réussi à décrocher son diplôme d'avocat. Entré dans l'un des cabinets les plus prestigieux, il était maintenant en bonne voie de faire carrière. Après avoir perdu son père à cause d'un cancer – son frère ne s'était même pas montré aux obsèques –, il avait envoyé sa mère, dès les premiers symptômes de la maladie d'Alzheimer, dans une maison de retraite relativement bien équipée et encadrée. Cela faisait donc sept ans qu'il était pour ainsi dire seul.

– C'est l'écriture de votre frère, alors ? demanda In-su.

- Je ne sais pas.
- Tant pis. Il est difficile de reconnaître une écriture avec seulement des chiffres.
- Vous n’avez pas autre chose ?
- Autre chose ?
- Des choses qui étaient là quand vous êtes arrivé au poste...
- Il y avait des feuilles et des stylos, quelques revues publiées par le Service des forêts. Je me suis servi des verres qui traînaient dans l’évier. Toutes les fournitures de base se trouvaient dans le poste.
- Il doit y en avoir quelques-unes dont mon frère se servait, non ?
- Il y avait des choses usées et des neuves. Il n’est même pas certain que les usées aient été à mon prédécesseur. Il paraît que les chercheurs viennent ici souvent au printemps.
- Qu’est-ce que c’est ?
- Ha-in désignait du doigt un dossier sur le bureau, dans une chemise en carton noir. In-su ouvrit un tiroir pour le ranger, comme s’il n’avait pas envie de le lui montrer.
- C’est rien.
- Peut-être que ça n’a rien à voir avec le travail...
- Le commentaire de Ha-in, dit sur le ton de la plaisanterie, fit rougir In-su de confusion.
- Si, c’est le journal.
- Le journal ?
- Oui, j’écris tout ce que je fais dans le cadre de mon travail.
- Vous écrivez tous les jours ?
- Ça n’a l’air de rien, mais c’est une tâche importante.
- In-su avait failli dire « mon unique tâche ». Il y avait des jours où son travail se réduisait à tenir le journal.
- Votre prédécesseur a dû y écrire, lui aussi.
- Si je ne suis pas le premier à le tenir, sûrement...

- Puis-je le voir ?
- Non.
- Décidément, ce journal a l’air d’être quelque chose de très important.
- Vous ne pouvez pas le voir sans mandat officiel.
- Je ne pourrai pas, alors. Il est difficile d’obtenir un mandat et c’est long.
- En fait, je vous dis ça parce que je suis gêné de vous le montrer. Si vous le lisiez, vous diriez : Eh bien, voilà un travail d’oisif ! J’ai honte mais c’est la vérité. Tout ce que je fais, c’est laisser passer le temps, assis sans rien faire.
- C’est peut-être parce qu’on est en période de fermeture.
- Vous avez raison. Le week-end, comme aujourd’hui, il y a des gens qui viennent, mais en semaine, je n’ai même pas ce genre de visite. Comme personne ne vient, rien ne se passe. Et comme je n’ai pas grand-chose à faire, j’essaie d’imaginer comment je pourrais m’occuper. Certains jours, il m’arrive de passer le temps en me creusant la tête, dès le matin, pour savoir ce que j’écrirai dans le journal. Finalement, je fais travailler mes méninges et, rien que pour ça, je mérite l’argent que je reçois.
- Vous parlez de votre salaire ?
- Oui, je suis plutôt bien payé, répondit In-su, avec un mélange d’humiliation et de fierté.
- Qu’est-ce que vous écrivez, d’habitude ?
- Il n’y a pas de forme définie. Du coup, j’en viens à écrire avec le plus de détails possibles. Tout ce que j’ai vu, entendu et senti. Tout ce que je fais, depuis le matin où j’ouvre la porte du poste pour travailler, jusqu’au soir où je la ferme. Il m’est même arrivé d’écrire que j’avais nettoyé la tasse. J’ai honte en disant ça mais, quand je l’ai écrit dans le journal, j’ai trouvé que c’était normal. Sinon, à part mes heures d’arrivée et de départ, je n’ai rien à noter.

In-su, qui s'était départi du ton arrogant qu'il avait jusqu'à présent, se laissait aller à se confier parce qu'il savait qu'il allait sans doute bientôt retourner à son quotidien monotone, recommencer son sudoku après le départ de son visiteur. Il aurait préféré que Ha-in reste lui tenir compagnie.

– Mais s'il n'y a qu'un seul poste dans cette forêt, vous devriez être bien occupé, non ?

– Euh... je le serai probablement au printemps. Comme je n'ai rien à faire, j'ai même pensé que trouver des tâches à accomplir faisait partie de mon travail. Pour le moment, je me contente de rester assis toute la journée. Mais me voilà encore en train de me plaindre... Quand votre frère a-t-il travaillé ici ?

– Je ne sais pas exactement. Le dernier coup de fil que j'ai reçu de lui remonte à six mois environ.

– Six mois ? Ça fait un bail.

– Il appelait surtout ma mère. Moi, il ne me téléphonait que quand il avait besoin de me demander quelque chose.

– Vous lui étiez probablement indifférent.

– Nous sommes en mauvais termes.

– En général, les relations entre frères sont comme ça.

– Vous avez des frères ?

– J'en ai deux.

In-su marqua une pause, puis ajouta :

– Je m'entends bien avec mon frère aîné, mais pas avec le cadet.

– Votre petit frère doit être jaloux.

– Impossible d'être en mauvais termes avec mon frère aîné.

– Je suppose que c'est parce qu'il a bon caractère.

– C'est parce qu'il est mort.

– Oh ! Excusez-moi d'avoir posé cette question.

– C'était il y a longtemps. J'avais neuf ans à l'époque. Après, notre relation s'est améliorée. Vous ne pouvez pas imaginer le choc que j'ai ressenti quand il est mort.

– Un accident ?

– Non, mais j’ai cru que ma prière avait été exaucée. J’avais toujours souhaité que mon frère meure. En grandissant, j’ai regretté de ne pas avoir été gentil avec lui quand il était vivant. Bien sûr, cette idée m’est venue à cause de sa mort. Il ne peut plus me frapper. Un mort ne donne jamais de coups de poing.

En écoutant In-su raconter sans trop de remords la mort de son frère, Ha-in se dit qu’il se trouvait dans une situation semblable, et cela le disposa à se confier à son tour.

– Et vous, vous vous êtes souvent battus, avec votre frère ? Je veux dire, quand vous étiez enfants ? demanda In-su.

– Je n’étais pas de taille. Les coups étaient à sens unique, c’est moi qui les recevais. Mon frère me menaçait souvent. Il disait qu’il allait me tabasser à mort un jour ou l’autre.

Même s’il y avait bien longtemps de cela, la voix de son frère surgissait dans l’esprit de Ha-in, menaçante comme une lame. Son aîné le contredisait systématiquement. Dès qu’il ouvrait la bouche, il le tyrannisait, il relevait toujours une erreur dans ce qu’il avait dit et le reprenait. Il grinçait constamment des dents. Souvent, on entendait le crissement même quand il parlait. Cela mettait Ha-in à bout de nerfs.

– Chaque fois que j’aurai mal aux dents, je te cognerai.

Ha-in se rappelait parfaitement ces mots de son frère. Très précisément, oui, ils restaient intacts dans ses cellules, dans ses os, dans ses muscles, dans son cœur, dans ses veines, dans tout son corps. Lorsqu’ils lui revenaient, ses cellules mouraient, ses os se désagrégeaient, ses veines se rétrécissaient, son cœur s’emballait.

– J’ai mal aux dents.

C’était devenu la phrase que Ha-in redoutait le plus d’entendre. Son frère avait les dents fragiles. Trois ou quatre fois par mois, il se mettait à geindre, en exagérant sa douleur. Auparavant, Ha-in était battu lorsque son frère se sentait mal,